

L'HEURE FRANÇAISE DANS LE PACIFIQUE

par Roger HEIM

*Membre de l'Institut,**Directeur du Muséum National d'Histoire Naturelle.*

Voici donc cent ans qu'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire fondait la Société Nationale d'Acclimatation dont la célébration nous réunit aujourd'hui. A la définition de cette Société, par un paradoxe de vérité, vous avez ajouté par la suite cette désignation de « protection de la Nature », issue en partie des dangers auxquels conduit de plus en plus l'inquiétante montée des introductions de plantes et d'animaux, parfois utile mais qui bouleverse souvent aussi les équilibres naturels et prépare des catastrophes économiques. Car les temps ont changé, depuis Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Si bien que sous son appellation actuelle, « acclimatation et protection de la Nature », vous couvrez causes et conséquences, dangers et remèdes, et, j'ajouterai, à la fois les remords irresponsables nés de quelques injustes, imprévisibles et toutes récentes conséquences de votre passé d'acclimatation et les raisons de fierté auxquelles votre action de protection vous associe mieux que jamais.

Il y a cent ans, votre Société naissait des découvertes réalisées par les grands naturalistes-voyageurs du Muséum, qui, sans cesse, rapportaient des territoires lointains, végétaux, animaux, minéraux, utiles ou spectaculaires. Ainsi est-elle issue d'un mouvement d'intérêt auquel le Muséum était intimement lié. Depuis, les rapports entre votre très vivante Société et notre grande institution nationale sont restés constamment marqués de la plus intime cordialité, et, sur ce thème, c'est un anniversaire commun qu'en ce jour, vous et nous, toujours associés, célébrons. Alors, sur la surface du globe, bien des terres vierges subsistaient. La forêt équatoriale s'enfermait entre les barreaux que constituait le réseau serré de ses lianes. L'océan glissait sur ses abîmes inexplorés. Le naturaliste enthousiaste se proster-

nait devant les formes vivantes les plus imprévues. L'Afrique était enveloppée dans son mystère ; l'Amazonie dans l'hostilité de ses Indiens farouches. Le Japon était une île close ; le Thibet une muraille inaccessible ; le Hoggar un mirage ; le Tchad une légende.

Sous l'angle de la Nature qui nous réunit, selon l'optique à laquelle la conscience de notre nationalité nous oblige, faisons aujourd'hui le point, en atterrissant sur l'un des larges secteurs du monde. Où en sommes-nous depuis un siècle ? Quel chemin la Nature a-t-elle parcouru sur cette carte depuis Isidore Geoffroy Saint-Hilaire ? Le naturaliste peut-il rester indifférent aujourd'hui aux prolongements essentiels d'ordre économique ou culturel que soulèvent la contemplation de la couverture végétale, ses richesses subsistantes, la faune qu'elle recèle et ce dont elle a été frustrée, sans excepter, pour élever le débat, la nature même des populations qui l'occupent, leurs instincts, leurs tendances, et finalement la résonance que notre propre civilisation y découvre ?

Un séjour sur les rivages de l'Océan Indien, deux voyages dans le Pacifique, m'ont appris que le destin du monde se jouait dans le creuset d'où le monde est sorti. L'opinion française mérite peut-être d'être éclairée à cet égard. Car, de même que l'universalité de la nature exige le concours des formes de vie, des faunes et des végétations d'Extrême-Orient, de Mélanésie, d'Océanie et d'Australie, sans lesquelles la parure terrestre serait pauvre, de même il ne serait pas possible de parler d'une civilisation, d'une influence, d'un rayonnement, donc d'une culture universelle, en renonçant à nos intérêts et à notre présence dans le Pacifique. A cette double démonstration, je voudrais m'appliquer dans cette brève intervention.

*
**

La Nouvelle Zélande, d'abord : elle apparaît comme un immense musée des grands spectacles de la Nature terrestre. Aucun n'y manque. Ni les lacs glaciaires qui évoquent ceux des Alpes italiennes, ni les fjords profonds qui rappellent ceux de Norvège, ni les glaciers immaculés qui semblent écrasés de leur plénitude, ni les sources sulfureuses de Rotorua, ni le Ngauru en éruption bavant ses visqueuses coulées de lave. Rien n'y manque de ce qu'on trouvera ailleurs de plus spectaculaire, de plus grandiose, de plus saisissant, de plus féérique, de plus irréel. Rien n'y manque du décor, mais pour la vie c'est autre chose.

La silencieuse bataille des plantes s'est livrée autrefois sur ce territoire entre trois armées végétales : les endémiques, attachées au sol de leur naissance — *Celmisias*, *Raoulias* —, puis celles venues du Nord et qui portaient en elles la marque de leur origine tropicale — le Kauri, immense conifère producteur d'une fort belle résine, les fougères arborescentes, les orchidées, les plantes de mangrove —, enfin celles venues du Sud, propres à un climat plus froid, comme les hêtres austraux et les fuchsias.

Ainsi subsistaient les deux Iles, livrées à la lutte entre les espèces naturelles, jusqu'aux jours où les pré-décesseurs immédiats des Maoris, au voisinage du 10^e siècle, y débarquaient venant des Iles Hawaï. Ils n'allaient pas tarder à exterminer les derniers oiseaux géants, les Dinornis. Aux âpres luttes dont les espèces végétales et animales étaient l'enjeu s'ajoutèrent ainsi celles dont les conquérants polynésiens devenaient les acteurs.

En 1642, le Hollandais Tasman atteignait, venant d'Europe, et pour la première fois, la terre néo-zélandaise. Désormais, l'homme blanc entrait dans la place. Il la pénétra vite.

L'un des rares milieux naturels dont l'originalité reste intacte nous est apporté par les forêts de hêtres austraux, les *Nothofagus*. Leurs fûts rectilignes dessinent parfois des voûtes somptueuses comparables par l'ampleur de leurs arcades aux plus belles futaies de chez nous. Ce sont ces profondeurs où règnent le silence et le mystère que j'ai parcourues dans l'Ile du Sud de la Nouvelle-Zélande, au long du Diamond Lake, en ces lieux qui portent le nom de Paradise. Magnificence des mâts, frémissements du feuillage, lumière obscure, d'un vert filtrant, qui ne vient que d'en haut, chantier de troncs morts sur le sol. L'essence est pure, les herbes rares. Des compagnons ailés suivent vos pas, les précèdent, vous enveloppent de leurs frôlements ouatés comme des chauves-souris indiscretes, et finissent par se poser sur votre main comme si vous étiez Gulliver : ce sont les robins noirs, sortes de gobe-mouches propres à l'Ile du Sud de la Nouvelle-Zélande, gardiens apprivoisés de ces lieux de Nature, les seuls que l'Homme respecte encore comme un temple.

Car, ailleurs, anachronique, la nature vivante rapproche les peupliers et les saules des *Dicksonia* et des *Agathis*. Les vaches viennent s'assoupir à l'ombre des fougères arborescentes. Ouvert à l'invasion, le pays est pénétré de plus en plus par la banalité. Elle s'y étend

comme un chancre, poussant à la conquête du sol et du beau ces trois silhouettes redoutables : l'homme, le lapin, la graminée.

Quant aux Néo-Zélandais, beaucoup gardent le souvenir des terres d'Artois où bien des leurs sont tombés. La France est pure dans leur cœur, et nos Alliances françaises de Christchurch et de Wellington y maintiennent notre souffle. Une socialisation très poussée a abouti à une uniformisation obsédante pour le Français, à une concentration de l'esprit vers le souci pratique, dont quelques hommes de valeur s'échappent, dont une jeunesse studieuse désire se libérer quelque peu. Il lui convient d'ouvrir les fenêtres. Certes, Cambridge, Oxford et Londres les y incitent. Mais un contact avec notre littérature, nos philosophes, nos romanciers, nos scientifiques, nos ingénieurs, nos médecins est réalisable pour le plus grand bien de notre amitié réciproque et pour celui de l'Entente Cordiale. Car la plate-forme de la culture française existe ; pas loin. J'y reviendrai.

L'Australie est en face, s'opposant à la Nouvelle-Zélande autant que peuvent s'opposer l'Espagne et le Portugal, la Chine et le Japon. Deux terres, mais aussi deux faunes, deux flores, deux peuples et encore deux mentalités, deux régimes, qui n'ont que si peu de commun.

L'Australie m'a conquis. Les fibres les plus cachées du naturaliste y ont résonné avec une amplitude d'autre part jamais atteinte. Je n'y ai rien découvert qui me rappelât d'autres spectacles, vus ailleurs. Silhouettes animales, couleurs florales, aspects de végétation, tonalités et profil des montagnes, ampleur des horizons, teintes des arbres, tout y est australien, rien ne s'y montre banal.

La variété extrême des climats, des sols et de la vie n'enserme dans ses gammes rien qui fasse véritablement penser à d'autres contrées. Contrairement à ce qui nous attendait en Nouvelle-Zélande dont l'anachronisme naturel rapproche les plus précieuses visions susceptibles d'être découvertes aux quatre coins du monde, en Australie il n'y a place pour aucun lieu commun. La vie est pleine de diversité dont l'analyse découvre l'originalité profonde. La Grande Barrière est plus somptueuse que tous les autres récifs de coraux ; les Montagnes Bleues ne rappellent aucune autre chaîne, les forêts d'eucalyptus — dont certains dépassent 110 mètres de haut — y forment un monde de parfums et de silhouettes. En peu d'heures, on passe, au même lieu, du désert apparent à

la floraison des *Cassia*, des immortelles qu'une ondée a fait éclore. Le désert, avec ses énigmes, ses inconnues, ses contrastes, sa vie prête à sourdre, dans lequel l'observateur perspicace découvre constamment le mouvement, le désert y revit mieux qu'ailleurs, avec ses richesses explosives. Une jungle tropicale y subsiste au Nord-Est, hostile, avec ses troncs immenses, le réseau de ses lianes, ses orchidées et ses cycas. Une mangrove s'est étalée au long de la côte. Une flore alpine a pris possession des montagnes. La faune ? Son originalité a suffi pour faire de l'Australie un continent. Elle possède ses marsupiaux et ses mammifères, ses tortues et ses serpents, ses multiples lézards, ses propres termites, ses fourmis monstrueuses qui cisailent de leur pince la chair de l'imprudent, et combien d'autres insectes ! Kangourous et wallabies, écureuils, rats et souris à poche, opossums, numbats et wombats, étonnants koalas, bandicoots, loup et démon de Tasmanie, dingo ou chien des prairies, échidnés et ornithorynque, dipneuste et oiseaux-lyres, quelle profusion, quelle richesse, quelle diversité !

Deux visions essentielles que nous avons déjà découvertes en Nouvelle-Zélande, les deux seuls points communs qui, par hasard, rapprochent les deux pays si différents dans leur essence : le mouton et le lapin. Le lapin ! C'est une bien curieuse histoire.

Le jour de Noël 1859, une cargaison de 24 lapins d'Europe débarquait à Melbourne. 30 ans plus tard, après une pullulation dont la soudaineté reste une énigme, était édictée la première loi pour sa destruction. Pièges, poisons, clôtures, rien n'y fit. Leur multiplication astronomique a entraîné des mesures de lutte dont l'ampleur fut gigantesque. Les deux tiers de la partie méridionale du continent australien furent envahis. Des millions de livres sterling ont été dépensés, des centaines de milliers de kilomètres de clôtures dressés, des centaines de millions de lapins détruits. Et leur croissance continuait. Récoltes, pâturages, subirent d'énormes dégâts : le sol, miné par l'effet des terriers, se délitait, glissait le long des pentes. L'érosion, progressant comme un chancre, transformait l'aspect du pays, nivelait les collines. On a voulu lutter contre l'animal par ses ennemis : furets, hermines, belettes ont été introduits ; et ces animaux se sont attaqués non aux lapins mais aux oiseaux et petits mammifères utiles. Si bien que le remède tenté a accéléré plutôt la catastrophe. On peut dire que plus du quart des possibilités économiques de l'Australie ont été réduites du fait du lapin.

Petites causes, grands effets. Les équilibres de la Nature sont à la merci d'une chiquenaude.

Mais attendons. La myxomatose a fini par se propager, expérimentalement introduite, et elle a eu raison du lapin, du moins : *presque*. Car quelques lapins se sont montrés réfractaires. Et ils ont formé la souche puissante à partir de laquelle le cycle se renouera, aggravé par l'apport d'animaux résistants, et peut-être invincibles. La grande loi des acclimatations reprend ses droits dont la Nature souvent, l'Homme parfois, font les frais.

*
**

La Nouvelle-Calédonie est comme un coin de France parti à la dérive dans le Pacifique, enserrée désormais entre le chapelet de ses îles, piquetées de cocotiers en jets d'eau et d'Araucarias en arêtes de poissons, et ses barrières de coraux au sein desquelles j'ai pu contempler la plus fantastique farandole de poissons multicolores.

Ailleurs, quelques beaux restes d'une nature saccagée. Dans ses forêts dévastées par les coupeurs de bois, la Nouvelle-Calédonie souffre de ce mal que l'homme transmet, et dont les phases successives s'appellent déforestation, érosion, désertification, et pour terminer, désertion.

Pendant, çà et là dans l'île, quelques lambeaux de sylvie profonde subsistent.

C'est dans la forêt primitive du Mont Mou, qui constitue l'un d'eux, que je suis allé plusieurs nuits à la recherche des champignons luminescents dont plusieurs collecteurs ont écrit qu'ils illuminaient parfois la brousse, quand la saison est favorable.

Il n'y avait pas de lune. L'obscurité ne laissait survivre aucun repère. Mais le guide connaissait, semblait-il, chaque ressaut de terrain, chaque tronc d'arbre, chaque rocher. On le suivait en silence, l'œil cherchant dans le sombre opaque un scintillement espéré. Dès qu'on se fût habitué au noir profond de la futaie qui ne laissait filtrer le scintillement d'aucune constellation, on commença à remarquer quelques vagues reflets, une sorte d'ectoplasme chatoyant couleur de phosphore, aux contours flous et estompés. La lampe électrique braquée mit en évidence une branche tombée, sans aucun doute enveloppée de bactéries luminescentes. Plus loin, une lumière discontinue scintillait et s'éteignait alternativement ; et le feu lumineux permit de l'attribuer à une chenille, dont l'extrémité postérieure portait son fanion. Puis, toujours bleu-vert, mais incertaine, falote, dessinant un contour fongique,

la lumière imprégnant tout le corps d'un mycène a révélé une première découverte. Exercé, l'œil acquiert son assurance. Il saura désormais deviner l'alternatif qui vient de l'insecte et le continu qui appartient au végétal.

Mais puisque nous parlons de clarté, ne convient-il pas de s'étonner de la maigre source lumineuse répandue par le phare de la culture française que devrait être Nouméa ? Un effort puissant, entrepris avec l'aide de compétences indiscutées, soucieuses non pas de leurs profits personnels, mais bien de la noblesse de leur tâche, devrait être associé à une œuvre de durée, à une création définitive. Faire de Nouméa ce que Honolulu est devenu aux Hawaï pour les Américains. Le grand bastion culturel de la France dans le Pacifique Sud. Ce n'est qu'une question de choix et de volonté : la volonté des hommes qu'on aurait choisis.

Malheureusement, ici encore, les rivalités personnelles et politiques locales et l'incompréhension des esprits chaque fois que les soucis d'ordre économique ne sont plus exclusifs, ont fait échouer la construction d'une première étape. Faut-il y revenir ? N'est-il pas temps de prouver le bien fondé de la suggestion qui, reprenant celle de Georges Mandel, voulait, il y a quatre années, créer à Nouméa un tremplin de l'influence française dans le Pacifique sud ? Un grand collège ouvert aux jeunes étrangers, venus de Nouvelle-Zélande, d'Australie, d'Indonésie ou d'ailleurs, où philosophie, langue, littérature, science, et esprit français eussent été enseignés, prodigués, dispensés ? Ceux qui ont provoqué l'avortement de cette espérance ne portent-ils pas une sévère responsabilité ? Les Français seraient-ils devenus incorrigibles chaque fois que l'intérêt général du pays ne rencontre pas exactement le souci de leurs propres préoccupations ?

*

**

Je consulte mon carnet de voyage : 30 janvier 1949.
Timor, retour de Nouméa.

... Maintenant nous survolons Timor, après l'île Florès et ses volcans. De temps en temps, au travers des nuages, brusquement, une vision nette s'impose avant de disparaître comme sous l'effet d'un couperet : ce sont les îles atolliennes, rondes, sombres, bordées d'une frange d'un vert bleu étincelant qui dessine sa roue sur la mer bleu de roi. Symphonie de bleus : le ciel, l'océan, les coraux. Je ne puis entièrement réaliser que je survole ainsi, en une fois, que je saisis en un déclic, tant de

lieux qu'ont aimés tant de voyageurs, qu'ont parcourus à la voile, à pied, à petites et dures journées, tous ceux qu'une injustice a frustrés de cette vision des dieux. Mais voici qu'un spectacle fantastique surgit sous mes yeux. Tout en bas, posée sur une mer d'huile, la côte de Timor, faite de criques hémicirculaires se succédant comme les crans d'une scie. Derrière, de fantasques panaches de nuages blancs semblant d'immenses îlots de vapeur. Au-dessus d'eux, des nuages plats et parallèles comme les strates bien régulières d'une coupe géologique. Entre les uns et les autres, des peluches qui courent vite, se projetant en cscarbilles ouatées. Et brusquement une sorte d'abîme sombre qui se creuse entre les voûtes vaporeuses du ciel d'en bas ; j'ai juste le temps de deviner la masse noirâtre d'un des volcans de Timor. Le couperet à nouveau s'est refermé derrière nous à tout jamais.



L'Inde... Le delta du Gange, immensité limoneuse d'où surgissent une infinité de villages comme autant d'îlots flottants, que seules relient entre eux des lignes ténues, droites et claires, chemins comme posés sur l'eau. L'Inde. Une buée rose enveloppe les cultures, leurs carrés multiples, les tracés rectilignes des routes, les sinuosités des fleuves, les touches plus sombres des villages ceinturés d'arbres. Mais où donc est la jungle ? Un pays où chaque pouce est contrôlé par l'homme, où il ne semble rester place pour aucune vie sauvage, une sorte de Beauce infinie que rayent en tous sens des fleuves réguliers et tranquilles, aux eaux lourdes et ternes.

Sur cette étendue pèse l'effroyable et insoluble problème de la surpopulation. Chaque année 3 millions et demi d'individus s'ajoutent aux autres, grossissant de 40 millions en 10 ans l'inquiétant relevé. Progrès de l'hygiène. Face à cette angoisse, 140 millions de bœufs, 50 millions de chevaux, autant de moutons et de buffles, mal nourris, abandonnés à une vie errante. Bien mieux, la religion interdit de tuer les vaches. Ajoutez 50 millions de singes que l'Inde hospitalise, et qui, eux, mieux que les Hindous, savent où et comment découvrir leur pitance. L'O. N. U. et l'Unesco trouvent inscrit dans cette brève statistique le thème prioritaire qui devrait animer leurs débats.

Ainsi l'avenir de l'Inde est attaché à la solution d'an-goissants problèmes, liés entre eux dans un même drame. Appauvrissement progressif des sols, ultimes défrichements face à une population sans cesse croissante et aux

raisons, sans cesse plus évidentes, de son état sanitaire et de sa longévité.

Avons-nous une place à développer, sur le plan culturel, dans cet immense pays où une élite intellectuelle, imprégnée de l'influence anglaise, ne détesterait pas s'ouvrir aussi quelque peu à la culture française ? Notre attachement sentimental aux vieux comptoirs de l'Inde suffit-il à expliquer la position prise par notre pays à propos du sort de ces enclaves ? Un loyal échange de celles-ci contre la fondation d'une Université française à New-Delhi n'aurait-il point servi les intérêts supérieurs du pays et de notre rayonnement ? L'aboutissement de cette histoire de prestige ne s'identifiera-t-il point pour nous à tout perdre ? La défense des intérêts clandestins de quelques individus vaut-elle, une fois encore, de compromettre l'intérêt supérieur du pays, j'entends de son avenir ?

**

En Indochine, nous étions, le Professeur Théodore Monod et moi-même, il y a peu de mois. Nous étions vos hôtes, M. le Ministre, et nous en gardons le souvenir ému. Nhatrang était le but principal de notre escale, sur la route des Philippines où nous attendaient les discussions du 8^{me} Congrès Scientifique du Pacifique.

Nhatrang. Une douceur ineffable de l'atmosphère. Une quiétude souveraine. Le ciel, le soleil, la langue de sable qui clôt la mer. Un vent léger qui grise.

A droite, l'Institut Océanographique, création française que fonda Krempf, qu'illustra Chevey ; sur laquelle l'Académie des Sciences exerce son patronage attentif, et dont le sort dépend de l'efficacité de notre habileté et du maintien de l'amitié franco-vietnamienne.

A gauche, l'Institut Pasteur, qu'un grand Français, Yersin, le découvreur du bacille de la peste, celui qui introduisit le quinquina en Indochine, édifia avec une poignée de piastres, quelques charretées de planches et une provision inépuisable de volonté.

Devant nous, au delà du cordon de dunes, une baie accueillante sur laquelle flotte une brise méditerranéenne sous un ciel de Cannes. Plus loin, les îles, cernées de roches à pic, qu'agrémentent l'incessant manège des vagues roulant sur les récifs de madrépores.

**

Cette nuit, les Viet-Minh ont détruit le mirador, à l'entrée du village, sur la côte qui le domine, massacré quatre hommes et enlevé les autres.

*

**

Un mois plus tard, dans l'île Luzon, aux Philippines, je redescendais de Eontok par la route qui suit les gorges de Baguio vers la plaine littorale et vers Manille, imprégné du souvenir étonnant des rizières en terrasses s'étagant à l'infini, sur lesquelles depuis 2.000 ans, au même lieu, les Indiens Igorots jettent les semences de leur nourriture. Seul vestige immuable dans un pays que les Philippins ont peu à peu dévasté, dont les grands barrages hydroélectriques anéantiront les dernières traces, laissant les sols nus glisser au long des pentes vers l'érosion définitive. Les Philippins pourront lire à la lumière électrique les journaux de Chicago, mais ils n'auront plus d'ombre sous les arbres pour dormir.

Le chemin, courbé parfois dans une inflexion vertigineuse, auprès de l'abîme vers lequel s'effritaient de larges coulées de terre, bordé de quelques pins au garde à vous, d'*Alströmia* aux feuilles énormes mimant celles des *Cecropia*, de rares cordylines et des derniers *Adenocarpus*, côtoyait le talus abrupt couvert de mousses et d'hépatiques parmi lesquelles les népenthés ouvraient la gueule de leurs pièges et les lycopodes rampaient à la maraude. Ça et là, des parterres d'intruses, venues de loin, de *Tithonia* aux feuilles variées, aux fleurs jaunes comme celles des hélianthes, me rappelaient que les populations végétales sont soumises, elles aussi, à la loi de la guerre et de l'invasion. Au détour de la route, parfois se révélait dans le ciel la cime du Mont Sant Thomas, dont j'avais, peu de jours auparavant, gravi les pentes jusqu'au sommet. Sur les taches des boqueteaux culminants passait le voile des nuages chassés par les vents accourus du large, car le Pacifique était proche. Au-dessus des taches arbustives et discontinues des *Homalanthus* piquetant de leur ombrage les fortes pentes à la limite des cultures, le maquis buissonneux, seule survivance de la forêt native, s'enchevêtrait, entamé par la montée des pins envahisseurs. Riche d'une leçon toute récente, je reconstruisais l'ambiance de vie dont ces dernières reliques sylvestres étaient imprégnées, et je me répétais le thème que j'avais tiré de la découverte, sous les tropiques, mais à 2.500 mètres d'altitude, des espèces végétales correspondant à celles de nos propres montagnes. Epines-vinettes, smilax, asters et campanules, ronces et pigamons, renouées, lobélies et daphnés, se succédaient ainsi dans le fouillis des chênes, auprès des fougères arborescentes, jusqu'au massif culminant de rhododendrons fleuris d'énormes corolles roses. Je revoyais les pentes

presque verticales peuplées de cette végétation, terminale à la fois dans l'espace et dans le temps. Combien d'années survivra-t-elle ? Combien de décades les hommes laissent-ils encore à la pinède secondaire, qui sera détruite avant d'avoir remplacé celle dont le déclin avait causé sa venue ?

Bientôt nous étions dépassés par des camions, qui, l'un derrière l'autre, en longues files, dévalaient la route Kennon, chargés de jeunes pins de 5 à 10 ans. L'homme se dépêchait de devancer l'inévitable.

*
**

Mais il me reste à achever ce voyage par le Japon.

J'ai foulé dans le jardin de mousses près de Kyoto le parterre compact et sans faille des polytrics et des frullanies. J'ai vu, au long du lac d'Hakone, à travers les piliers de cryptomerias, le chapeau neigeux du Fuji. J'ai pénétré à Nara dans le sanctuaire de Todai-ji où règne le grand Bouddha. J'ai caressé l'échine des cerfs sacrés dans la forêt de Kasuga. J'ai vu, la nuit, illuminés, les étages de la pagode de Sarusawa se reflétant dans l'eau noire du lac. J'ai entendu dans le palais de Nijo le chant du rossignol sourdre des lattes du plancher qui crissaient sous mes pieds nus, près des fresques inimitables cernant les salles du conseil, avec leurs hérons blancs et les troncs noueux de leurs pins. J'ai pu admirer les rizières serrées entre les murailles boisées où l'arbre reste le maître, car l'intelligence des Japonais a compris que leur survie ne pouvait se passer de la forêt. J'ai pénétré dans les jardins minuscules que leur géniale supercherie a transformés en parcs immenses et sans dimensions.

Mais j'ai entendu aussi, partout, mes collègues japonais me rappeler les raisons, plus que jamais profondes, puissantes, d'une amitié que tout explique. Même imagination intimement mêlée au sens pratique, mêmes impulsions créatrices d'art, et parfois des pires aventures collectives. Même souci du labeur. Mêmes difficultés pour la classe moyenne. Même résistance de l'élite à la vague médiocratique qui voudrait emporter la jeunesse vers les ersatz de l'esprit. Même détermination à maintenir les valeurs exceptionnelles de leur génie et de leur morale. Similitude bien sûr. Les laboratoires japonais manquent de crédits, comme les nôtres, mais l'atmosphère y vibre d'activité. Les amphithéâtres des Facultés ne sont pas mieux chauffés que ceux du Muséum. On utilise les appa-

reils jusqu'à la limite de fonctionnement. Les techniciens bricolent selon des astuces que nous appelons système D — qui porte un nom en japonais.

Mais quelle curiosité constamment en éveil, quelle richesse de vie, de réflexion, quel charme dans l'accueil, quelle patience, quelle gentillesse ! Parfois aussi, avec quelle assurance, avec quel accent, j'ai entendu les personnalités les plus indiscutées de la science et de l'art me répéter, et non de seul à seul, combien le Japon se sent proche par l'esprit d'un pays où les noms de Braque, de Matisse, de Jules Romains, de Claudel bien sûr, de Debussy et de Ravel, et déjà de nos hommes de science et de nos médecins, de nos ingénieurs, sont mieux connus même que les renommées du leur. Quelle propension à acquérir ce qui leur plait en nous !

Je n'ai point de loisir aujourd'hui pour apporter ici des exemples d'un élan dont la source vient d'une vague renouvelée de libéralisme et d'un geste profond de défense pour le maintien de l'esprit.

Je ne citerai qu'un trait, parmi mes souvenirs. Celui, fort émouvant, que je garde de cette soirée de Nagoya où je fus reçu, entouré de quelques savants de l'Université, par un orchestre de seize jeunes violonistes de 7 à 8 ans qui ouvrirent une remarquable audition de musique classique — Bach et Vivaldi — par une *Marseillaise* où l'âme des deux peuples, bien faits pour se comprendre et pour s'aimer, se confondait dans les accents, scandés de volonté et d'espairs, de l'hymne des libertés.

*

**

Le Pacifique ! Il est semé de terres sur lesquelles la France a des droits. De pays où résonne sa langue. De peuples qui sont imprégnés de sa culture et du désir de la mieux connaître. Nouméa, Tahiti, Borabora, Pnompenh, Hanoï, Saïgon, Nhatrang, Luang Prabang !

Il faut avoir parcouru le monde pour mesurer l'ignorance, la mauvaise foi ou la sottise de ceux qui veulent donner à la France des leçons de libéralisme, en agitant devant nous, dans un reproche offensant, la banderole déteinte du colonialisme. L'état colonial a été une phase nécessaire et humaine dans l'évolution et dans les rapports d'amitié entre certains peuples, l'action coloniale une preuve et un symbole d'où n'étaient exclus ni la curiosité, ni le courage, ni la générosité, ni l'amour, et son vivant souvenir reste aujourd'hui une raison d'amitié plus que de querelle. De même que l'acclimatation bien comprise a été un enrichissement ! D'où sont venus l'hor-

tensia et le chrysanthème, le pavot et le dahlia, sinon de ces voyageurs que vos prédécesseurs, Messieurs, ont encouragés à coloniser nos jardins pour le bonheur de nos yeux? Nous aussi avons apporté ailleurs la richesse de notre esprit et de notre cœur, de nos écrits, de notre enseignement, de notre langue. Et nous nous sommes gardés de jouer le rôle du lapin ou de la mauvaise herbe envahissante, comme tant d'autres peuples, au long de l'histoire, ont pu le faire ou le font. Que ceux-là qui prononcent l'anathème prennent à leur tour le bâton du voyageur. Car aujourd'hui que de grands peuples, comme les Japonais et le Mexicain, qui ont résisté l'un et l'autre si dignement aux dangers de captation, se tournent vers la France, qu'ils lui offrent leur amitié, leur confiance et leur espoir, que l'âme des peuples noirs d'Afrique peu à peu se façonne à l'image de notre propre pensée, que les Indous et les Indonésiens sentent que la culture française peut apporter à leur civilisation la marque d'une richesse, que seules dans quelques pays de prétendues élites trouvent un remède à leur propre ignorance dans les attaques qu'elles nous livrent, voilà qui nous confirme dans les intérêts auxquels la survivance de notre pensée nationale nous attache. Il n'en est pas de plus grave, de plus essentiel, que celui que nous devons porter aux rivages de l'Océan Pacifique où le voyageur, le naturaliste et le traducteur de la pensée française se retrouvent et se rejoignent, face à des peuples dont certains sont à la fois loin de nous par leurs mœurs et très proches par leur esprit. Que résolument la France comprenne, poursuive et développe les nécessités et les moyens de son rayonnement dans cette partie du monde. Les Etats associés d'Indochine en ont besoin autant que nous-mêmes avons besoin de l'amitié du Viet-Nam, du Laos et du Cambodge. Le Japon le demande; l'Indonésie le souhaite; l'Inde l'espère. Le Pacifique est pour la France, pour l'avenir de notre culture, c'est-à-dire de notre pensée, c'est-à-dire de notre puissance, autrement dit pour notre survivance, plus important que l'Amérique du Sud, plus vital que l'Afrique, qui nous prolonge comme notre propre terre, mais ne tiendra jamais un rôle actif dans le destin du monde. Celui-ci se joue et se jouera dans le Pacifique. Ceux qui seront absents de cette arène seront condamnés. A nous de le comprendre. Et si nous savons le comprendre, alors sera venu le moment pour les fossoyeurs de descendre dans la tombe qu'ils ont ouverte pour nous.